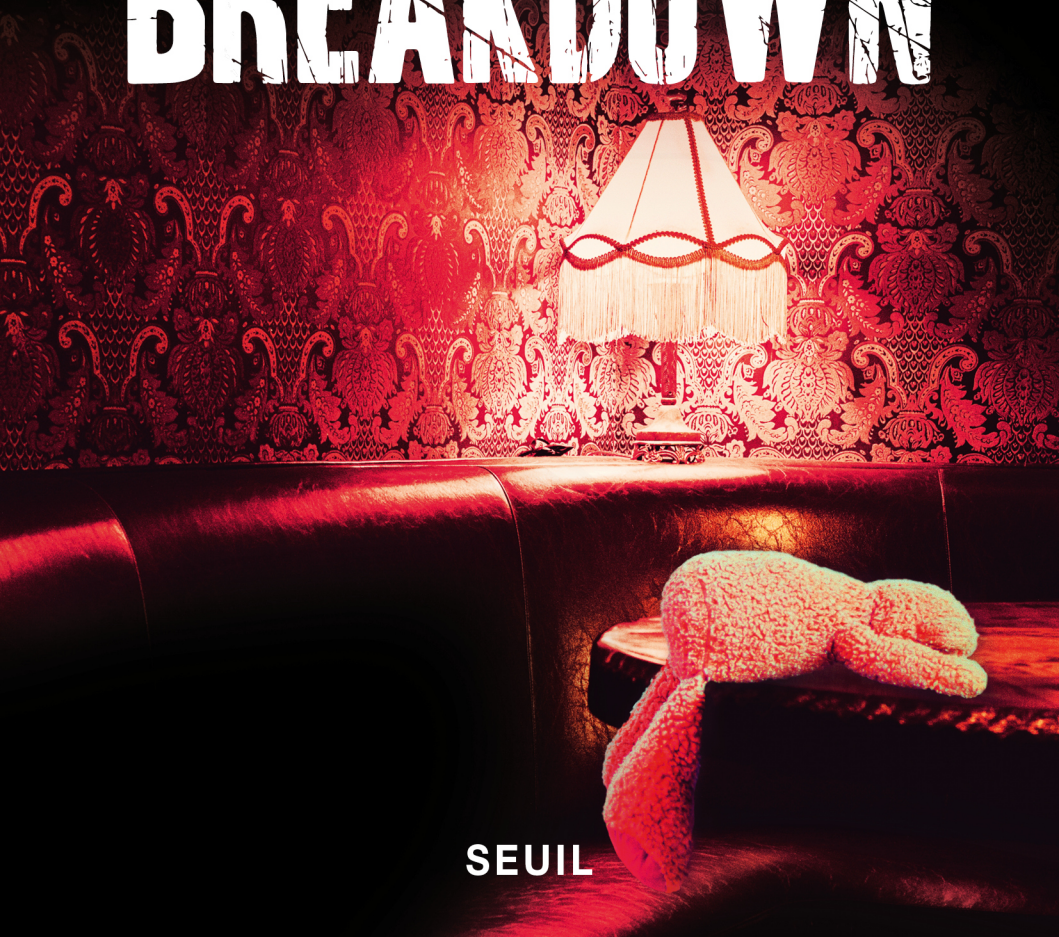


**JONATHAN
KELLERMAN**

BREAKDOWN



SEUIL

B R E A K D O W N

Jonathan Kellerman

BREAKDOWN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR FRÉDÉRIC GRELLIER

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Titre original : *Breakdown*
Éditeur original : Ballantine Books, Random House, New York.
© 2016 by Jonathan Kellerman

ISBN : 978-2-02-136309-8

© Éditions du Seuil, 2020, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Faye

1

Tina ne supportait pas le bruit. Impossible d'y échapper, à moins de mourir. Quand elle et Harry habitaient Manhattan, le fracas des camions-poubelles et des livreurs, pénible pour les nerfs, leur tenait lieu d'alarme très matinale. Si ce réveil en fanfare était intolérable et irritant pour Tina, il rendait bien service à son mari qui avait un sommeil d'ivrogne et devait prendre son métro à sept heures au plus tard. Ici à Los Angeles, dans le luxe présumé des hauteurs de Bel Air, les matins étaient calmes. Enfin, pas toujours : la maison se mettait parfois à grincer et à craquer, rappel inquiétant qu'ils avaient quitté la pierre solide du sous-sol new-yorkais pour le sable insidieux d'une région sismique.

Harry, bien entendu, s'en rendait à peine compte. Tina, elle, avait les nerfs à fleur de peau. Il trouvait les soirées de Los Angeles d'un calme très californien, elle d'un silence insoutenable. Maintenant, Tina aurait tout donné pour entendre le grondement d'un bus nocturne, le bourdonnement inintelligible des conversations au dix-septième étage ou les coups de klaxon agressifs des taxis. N'importe quel signe lui rappelant qu'il existait d'autres personnes au-delà des limites de son univers confiné. Elle habitait depuis deux mois sur cette crête de terre meuble qui coupait la ville en deux, et l'épais silence, quasi visqueux, menaçait de l'étouffer. Quand ce n'étaient pas les grincements et les craquements qui l'épouvantaient. En théorie, il y avait des voisins. Le logement loué par l'employeur d'Harry – en fait de « petit

bijou des années cinquante », ce n'était qu'une banale maison de style ranch – était bordé de constructions similaires. Mais celle de droite comme celle de gauche étaient inoccupées car leurs propriétaires se trouvaient à l'étranger : un journaliste qui travaillait en Grèce et une veuve joyeuse qui s'offrait une croisière autour du monde. L'agent immobilier l'en avait informée, soulignant quelle chance elle aurait d'être au calme.

Le calme n'avait rien d'apaisant s'il était gâché par la solitude et l'imprévisibilité. Les soirées où Harry travaillait tard étaient particulièrement éprouvantes. Même quand il rentrait à l'heure du dîner, il fallait affronter le moment redouté du coucher, quand ils éteignaient leur lampe de chevet et qu'Harry s'endormait aussitôt. Allongée dans le noir, Tina se demandait si elle allait parvenir à se reposer.

Il n'y avait pas que les grincements et les craquements. Les bestioles l'angoissaient aussi. Elle était obligée de monter le volume de sa machine à bruit blanc, sans quoi elle avait des palpitations, des sueurs froides et la gorge sèche rien qu'à entendre les frôlements et les grattements dans le petit jardin. Mais à trop augmenter le souffle de l'appareil, elle risquait la migraine. Affalé en travers du matelas, Harry ronflait comme un sonneur et n'avait pas idée de son stress. La fin du monde pouvait survenir, il ne broncherait pas.

« Monsieur Zen et sa meuf angoissée », disait-il sans méchanceté. Il soutenait que son hyper-sensibilité était un atout au plumard. Tina en doutait, mais à quoi bon discuter ? Cela dit, elle savait qu'elle en demandait beaucoup. C'était une question de nature.

Persuadée plus d'une fois d'avoir entendu ce qui devait être une bête sauvage ou un tueur en série dans le jardin, elle avait réveillé ce pauvre chéri d'un coup de coude et insisté pour qu'il aille voir. Endormi mais attendri, il se levait et ne constatait jamais rien d'anormal. Une fois, particulièrement épuisé, il avait suggéré qu'elle tente la méditation. Ou les médicaments. La réaction de Tina l'avait incité à garder pour lui ses conseils.

Mais une nuit, Harry lui-même écarquilla les yeux en entendant les couinements. En écartant les rideaux de la chambre, il découvrit avec stupéfaction une famille de rats laveurs qui batifolaient dans l'étroite piscine rectangulaire. Les intrus plongeaient gaiement, sortaient en secouant leurs poils trempés et se pressaient d'y retourner. Ils n'étaient pas moins de cinq – un papa, une maman et trois petits – à infecter l'eau avec le virus de la rage et Dieu sait quels microbes. Fasciné par le spectacle, Harry se contenta de les observer en souriant. Répugnée, Tina insista pour qu'il frappe la vitre jusqu'à les faire fuir. Cela prit un certain temps, ces petits effrontés de rats laveurs ne manifestaient aucune peur, rien qu'une hostilité boudeuse. Le lendemain matin, Tina appela les services d'hygiène et eut droit à une leçon de morale : c'était les humains qui envahissaient l'habitat naturel des animaux. Visiblement, les rats laveurs avaient eux aussi des droits fondamentaux.

Quand de nouveaux bruits se firent entendre quatre jours plus tard, Tina grinça des dents et laissa Harry dormir. Elle attendit qu'il soit parti au travail pour s'aventurer dans le jardin où elle vit de la végétation piétinée et un tas de crottes de la taille de grains de raisin. Sur Internet, elle apprit qu'il s'agissait de « fumées », des excréments de cerf. Après tout, ce n'était pas si grave que des biches viennent chercher à manger ici. Mais si c'était un coyote ou un puma en manque de gibier... ? Jamais elle n'aurait cru que Bel Air fût un parc zoologique !

À compter de ce jour, en plus de la machine à bruit blanc, Tina adopta des bouchons d'oreilles. Même si elle avait les mâchoires douloureuses au réveil, elle pensait tenir enfin la solution optimale.

Comme d'habitude, elle se trompait. La fois suivante, ce fut un vrai raffut, encore plus bruyant et plus bizarre qu'avec les rats laveurs. Une bête paniquée ? Ou pire, en furie ? Il y avait bel et bien une créature dehors, en train de se débattre. De gémir. Puis il y eut un bruit sourd, comme une patte ou

un sabot heurtant une surface dure. La machine et les bou-chons ne pouvaient rien contre un tel tintamarre. Comment Harry faisait-il pour dormir si profondément ? Tina aurait voulu avoir le courage de mener sa propre inspection. Au petit-déjeuner, elle aurait informé Harry de cette victoire sur elle-même : plus besoin de la traiter comme une enfant, elle s'adaptait. Peut-être même qu'elle se mettrait bientôt à chercher du travail.

Non, ce n'était pas pour ce soir, pas avec cette atroce symphonie. Le martèlement avait repris. Une bête blessée ? Un combat entre deux bestioles ? Serait-ce un coyote ? Elle n'y connaissait rien... De son petit orteil, elle tapota la jambe d'Harry. Il inspira profondément, s'enroula dans la couette et lui tourna le dos.

Tant pis, elle irait voir toute seule. Un nouveau martèlement fut suivi d'une plainte qui se mua en hurlement. Le cœur battant la chamade, tenaillée par l'angoisse et pourtant résolue, Tina bondit hors du lit, sans chercher à être discrète ou silencieuse, car elle espérait en son for intérieur qu'Harry se réveillerait et viendrait à son secours. Mais non, il roula dans l'autre sens et ronfla de plus belle. Insuffisamment pour couvrir les bruits épouvantables qui continuaient dehors. Scratch, scratch, scratch. Comme si la bête rampait. Puis... une sorte de gémissement ? Ne seraient-elles pas deux, une proie et son prédateur ?

Redoutant ce qu'elle allait voir, Tina se força à écarter les rideaux et plissa les paupières. Nul besoin d'acclimater ses yeux à l'obscurité, la chose était là, horrible et en évidence, accroupie dans l'angle gauche du jardin. La tête baissée, ah-nant et geignant, elle creusait la terre et projetait mottes, feuilles et poussière. Alors qu'elle ne pouvait pas avoir repéré Tina, elle releva subitement la tête et la regarda droit dans les yeux. Un éclat de folie brillait dans ses pupilles, épouvantable amalgame de rage et de terreur.

La créature se mit à hurler. Tina aussi, en un effroyable duo.

2

Les psychologues et les psychanalystes se contentent souvent d'une boîte vocale pour filtrer les appels. Pour ma part, je préfère m'assurer les services d'un télé-secrétariat : offrir la chaleur d'une voix humaine aux personnes en détresse me paraît le minimum de la part d'un thérapeute. Par une matinée nuageuse, sur le coup de dix heures, je fus contacté par un prénommé Bradley, nouveau dans le service :

- Dr Delaware ? J'ai Doyle Maslow en ligne.
- Le nom ne me dit rien.
- Cette femme semble vous connaître. C'est à propos d'un problème de santé mentale.
- La concernant à titre personnel ?
- Elle n'a pas précisé, docteur.
- Passez-la-moi.
- Bien, monsieur.

Après quelques secondes, une voix jeune, rauque et féminine prit le relais.

- Dr Alexander Delaware ? Kristin Doyle-Maslow, spécialiste en santé mentale auprès du comté de Los Angeles, responsable de l'Antenne de services pour une réintégration affective et comportementale.

Ce programme m'était inconnu, mais il faut dire que le comté en gèrène plus vite que ne repoussent les têtes de l'hydre.

- Je ne vois pas de quel...
- Normal. Notre projet est financé par l'Institut national de santé mentale, vous pouvez consulter notre site pour plus

d'informations, ASRAC.net. Je vous contacte au sujet d'une de vos patientes, Zelda Chase.

– Elle n'est pas ma patiente.
– D'après le dossier, elle l'était il y a cinq ans, docteur.
– Il y a cinq ans, j'ai évalué son...
– Son fils, Ovide Chase. Rien n'indique que votre suivi a cessé.

– J'ai été consulté à la demande du Dr Louis Sherman, le psychiatre de Mlle Chase...

– Lequel est décédé.
– Effectivement.
– Le Dr Sherman a transmis le dossier à l'hôpital universitaire de Ravenswood il y a vingt-sept mois. Selon ces documents, vous êtes le thérapeute référent.

– Elle a été soignée à Ravenswood ?
– Pas à l'époque, mais là n'est pas la question, docteur. L'important, c'est que Sherman en a terminé, pas vous.

Lou Sherman était décédé d'un cancer un peu plus de deux ans auparavant, ce qui conférait une certaine cruauté à la formulation de la jeune femme.

– Qu'attendez-vous au juste de ma part ?
– Que vous voyiez votre patiente, docteur. Elle a fini par être admise à Ravenswood, il y a deux jours, sur la base d'un 5150, mais on nous l'a transférée.

Zelda Chase faisait donc l'objet d'un placement sous contrainte pour soixante-douze heures.

– Qu'est-ce qui a justifié son placement ?
– La police l'a arrêtée parce qu'elle s'est introduite dans une propriété privée.

– Où ça ?
– À Bel Air. Qu'est-ce que ça peut faire ?
– Elle a été placée pour une simple effraction ?
– Elle a fait une crise psychotique manifeste et on a jugé qu'elle présentait un danger pour la sécurité d'autrui.

Pourquoi s'embêter à expliquer les choses quand on peut se contenter de formules toutes faites ?

– Navré de l'apprendre, dis-je, mais je suis psychologue pour enfants.

– Dr Delaware, dit Kristin Doyle-Maslow, comme si mon nom était un diagnostic, la patiente a demandé à vous voir. Vous voulez que je lui réponde que son cas est le cadet de vos soucis ?

– Vous êtes psychothérapeute ?

– Pardon ?

Je répétais ma question. Elle prit la mouche.

– Quel est le rapport ?

Le rapport, c'est que le relationnel n'est pas franchement votre fort.

– Quel genre de soins va recevoir Mlle Chase dans votre établissement ?

– Nous ne sommes pas un établissement en tant que tel, nous sommes un programme d'orientation, mandaté pour établir un bilan objectif et évaluer la situation. Nous sommes notamment habilités pour l'exécution d'une procédure 5150, s'agissant d'une mesure à des fins d'évaluation.

– Vous oubliez le bilan objectif.

– Parfait, docteur. Je vais informer la patiente que vous ne daignez pas...

– Où êtes-vous situés ?

– Dans Wilshire Boulevard, à proximité du croisement avec Western Avenue. Je suggère que vous ne tardiez pas trop. Elle n'est pas franchement ravie de se trouver ici.

3

Dans la presse people d'il y a cinq ou six ans, il était courant de tomber sur des photos de Zelda Chase en tenue sexy. Elle appartenait à une espèce peu commune : les actrices divinement belles. Cette blonde aux longues jambes, dotée d'un corps de rêve, maquillée et parée à la perfection, était photogénique à souhait grâce au sourire étincelant dont ses gènes l'avaient gratifiée. Mais il suffisait de passer un peu de temps en sa compagnie pour que le vernis craque et s'écaille. Pour rendre la situation encore plus compliquée, il y avait aussi un enfant vulnérable à prendre en compte.

Jouissant de la confiance d'un certain nombre de juges, j'intervenais régulièrement dans des affaires de garde d'enfant. Mais ce dossier m'avait été apporté par le psychiatre de Zelda Chase. Lou Sherman et moi avions l'habitude de nous adresser mutuellement des patients : à lui les adultes, à moi les enfants. Quand il m'avait appelé un soir de juin, j'avais supposé que c'était le cas.

– C'est un peu différent cette fois, me dit-il.

– En quoi ?

– Une histoire compliquée. Je peux t'inviter à déjeuner ?

Il avait son cabinet à Encino, mais proposa qu'on se retrouve chez Musso & Franck sur Hollywood Boulevard. Hommage vétuste aux fastes d'Hollywood, ce restaurant résistait vaillamment alors que l'ancienne capitale du cinéma était gagnée par la crasse, la vulgarité et la violence. Ponctuel à mon habitude, je trouvai Lou au bout de la grande salle aux murs

décorés de fresques. Installé dans un box d'angle, il avait déjà bien entamé son martini, certainement le meilleur de Los Angeles. De petite taille, il compensait de manière classique : maintien impeccable, dos bien droit, expression impassible et tête légèrement relevée. Peut-être un héritage de son passage dans l'armée. Ou bien il en avait eu assez de se faire embêter dans la cour de récréation. Son visage au teint cannelle, arrondi et ridé, s'organisait autour d'un nez sévère. Il restait quelques mèches blanches éparées sur son crâne buriné. Natif du Nouveau-Mexique, moitié juif et moitié Acoma, Lou avait été le premier de sa famille à faire des études supérieures. Après un engagement dans les marines, il s'était inscrit à l'université de Columbia à l'âge de 35 ans. Il avait fait médecine, puis une spécialisation en neurologie et psychiatrie à San Francisco, à l'institut Langley Porter où j'effectuais mon internat. Nous participions aux mêmes séminaires et nous nous croisions dans des fêtes et des galas où nous échangeions des plaisanteries. Des années plus tard, nous nous étions retrouvés à la vénérable faculté de médecine de Los Angeles où Lou était déjà titulaire et moi jeune assistant. Un respect mutuel pour nos qualités respectives de clinicien avait renforcé nos liens. Il m'avait toujours paru imperturbable, d'une confiance sereine, ce que l'on attend d'un psychiatre. Pourtant, le jour où il me parla de Zelda Chase, il était nerveux. Je commandai un Chivas et attendis ses explications. Il me fallut patienter un peu, le temps qu'un des vieux serveurs grincheux nous apporte avec cérémonie un scotch et un deuxième martini, puis deux salades César. Lou réduisit un crouton en miettes entre ses molaires, s'essuya délicatement la bouche avec sa serviette et se décida enfin à parler.

– À toi le garçonnet de 5 ans, à moi la mère psychotique. Je pense que c'est toi qui t'en sors le mieux.

Il sembla hésiter à commander un troisième cocktail mais poussa son verre à l'écart.

– Pour compliquer les choses, poursuivit-il, elle est actrice. Je n'entends pas par là une tendance à jouer la comédie, car

sur le plan psychologique, elle est bien au-delà de ce stade. Je parle au sens propre : elle tourne actuellement dans une série télé et la production s'inquiète.

– Psychotique, mais apte à travailler, dis-je. Elle parvient à se maîtriser ?

– Comme je disais, Alex, c'est compliqué. Mais oui, elle a tenu le coup jusqu'ici. Et va savoir, peut-être que dans ce milieu, un petit grain est un atout. Elle s'appelle Zelda Chase. Tu connais ?

Je secouai la tête.

– Je me doutais que tu n'étais pas très porté sur les séries. La sienne s'intitule *Suburbia*. Deux saisons tournées, une troisième en projet. Autrement dit, il se pourrait bien que d'autres chaînes la rediffusent, avec des millions à la clé. En praticien sérieux et dévoué, je me suis farci un épisode. Voici le topo : les aspects comiques de la vie de famille façon Hollywood, c'est-à-dire un fourre-tout de personnages, certains limite borderline, d'autres narcissiques, d'autres encore impossibles à diagnostiquer, tout ce petit monde vivant sous le même toit sans raison apparente. Le tout agrémenté d'animaux de compagnie pervers et mal dressés, et de rires enregistrés en guise de réconfort.

– Je sens que ça pourrait devenir un classique.

– Shakespeare en pâlit de jalousie ! Tu as beaucoup de gens du show-business comme patients, Alex ? demanda-t-il en faisant rouler le pied de son verre entre ses doigts. Ou plutôt leurs enfants, dans ton cas ?

– J'en ai vu un certain nombre.

– De quoi généraliser sur leur compte ?

Je me contentai de sourire.

– Une retenue admirable, jeune homme, mais moi aussi j'en ai soigné une flopée, je suis sous contrat avec plusieurs studios, ils payent rubis sur l'ongle. Je vais donc me lancer : il y a des constantes indéniables. Quand je vois un patient pour la première fois et qu'il m'annonce qu'il est comique ou fait du stand-up, je peux parier que j'ai affaire

à un grand dépressif. Avec parfois une dimension bipolaire, mais c'est toujours le côté dépressif qui domine chez les clowns. Cela s'accompagne, bien entendu, d'une automédication, d'addictions diverses, et de tous les problèmes qui s'ensuivent. Quant aux acteurs dramatiques, ils le sont au sens propre : manque de maturité et de confiance en soi, identité aux contours flous... on dirait des gamins en quête du regard approbateur de leur mère. Dans leur cas, l'éventail des diagnostics est assez large, mais le plus probable ce sont les troubles de l'axe 2, et crois-moi, des troubles de la personnalité profondément ancrés.

Lou n'était pas coutumier de ce genre de propos insensibles, à l'emporte-pièce. Sans doute en prit-il lui-même conscience car il fronça les sourcils et contempla le fond de son verre.

– Peut-être que le poids des années commence à se faire sentir, Alex... Enfin, le cas de cette Zelda est plus intéressant. Les idées troubles et l'humeur instable, malgré quoi elle a su tenir bon pour tourner plus de quarante épisodes.

– Un changement s'est produit pour qu'elle s'adresse à toi ?

– J'ai été contacté par son agent. Ne me demande pas son nom, ni comment le lien s'est fait, c'est délicat. Voici le déclencheur : il y a quelques jours, Zelda s'est présentée chez un ex et a effrayé sa famille en faisant une scène épouvantable. Il est marié avec des enfants, cela faisait des années qu'il ne l'avait pas revue.

– Un acteur lui aussi ?

– Non, un caméraman. Ils sortaient ensemble à l'époque où elle tenait des petits rôles. As-tu déjà traité des enfants de techniciens, par exemple de machiniste, de cascadeur ou de cadreur ?

– Ça m'est arrivé.

– Des travailleurs, des gens francs et simples, n'est-ce pas ? Quand ils touchent un gros chèque, ils s'offrent trois Harley plutôt qu'une Mercedes ! Ce type est comme ça. Je l'ai appelé, un brave gars, pas un génie mais réglo. Il a une

maison sympa à Sunland, avec des chiens et des chevaux. Pas des chiens de garde, visiblement, notre Zelda a pu escalader la clôture au petit matin sans problème. Elle s'est mise à tambouriner sur la porte de la cuisine en hurlant. Elle demandait au gars de sortir, en le suppliant de ne plus être lâche. Elle disait savoir qu'il l'aimait encore et que le moment était venu de se remettre ensemble.

– Voilà qui fait d'elle une psychotique ?

– Tu te dis que j'ai raté le coche, que c'est de l'érotomanie ou un syndrome de harcèlement. Et s'il n'y avait que ça, tu aurais raison. Malheureusement, quelques signes comportementaux caractéristiques étaient présents après coup : balancement du torse, battements de cils, longs silences délibérés suivis de divagations d'une extravagance rare, notamment un délire tenace à propos de son ex qui s'introduirait chez elle chaque nuit depuis des années pour lui faire l'amour, avant de la sodomiser contre son gré. Après quoi il sabrait le champagne, la demandait en mariage et l'emmenait en Europe dans son jet privé. Donc, je n'hésite pas une seconde à la qualifier de folle. Ah, j'oubliais ! Elle entend des voix, des commandements. Quand les flics l'ont arrêtée, elle leur a expliqué que la voix de sa mère lui avait ordonné de s'assagir une bonne fois pour toutes. Une mère qu'elle refuse d'identifier, sauf pour dire que c'est une star de cinéma, autre délire patent. Elle a aussi tenté de mordre un policier à la main.

– Je vois ce que tu veux dire, Lou.

– Je n'ai pas encore décidé si cela relevait de la schizophrénie ou d'une phase maniaque aiguë. Peut-être les deux, toi et moi savons qu'un diagnostic est parfois nébuleux. En attendant, on compte sur moi pour lui prescrire les bons médicaments parce qu'elle est sous contrat pour la troisième saison et que la disparition de son personnage nuirait aux arcs de la narration. Si je fais appel à toi, c'est qu'elle a un fils. Aussi incroyable que ça puisse paraître, elle a réussi à l'élever seule, le père est inconnu. Évidemment, il faut trouver une solution pour le gamin pendant que j'évalue sa mère,

d'aujourd'hui qui vivent accrochés à leur téléphone, y compris pour savoir l'heure, il portait une montre au poignet.

– Bonjour, Ovide.

– Bonjour, répondit-il avec un sourire fugace.

Son croquis représentait une automobile, un dessin au crayon d'une parfaite maîtrise, jusque dans les ombrés. C'était une voiture imaginaire, un fantasme pré-adolescent au look vaguement rétro : pare-chocs aux courbes élégantes, arrière en ogive, flammes sur les flancs, pots d'échappement gros comme des canons et crachant des panaches de fumée. Typique de ce qui fait rêver les garçons, mais son talent, lui, était atypique.

– Ton dessin est épatant, dis-je.

– Les voitures, c'est sa passion, dit Derek Sherman. Il est capable de dessiner ma Porsche les yeux fermés. Je vais l'emmener voir le studio de l'automobile à la fac des beaux-arts. On y forme les meilleurs designers.

Le garçon écarquilla les yeux et ses lèvres s'incurvèrent en un soupçon de sourire.

– Je peux m'asseoir ? lui demandai-je.

– Oui... Je peux continuer à dessiner ?

– Bien sûr. Si j'avais ton talent, je ne m'arrêtera jamais de dessiner.

Il observa son œuvre, ajouta quelques détails. Au bout d'un moment, il tourna la page et s'attaqua à un nouveau projet. Cette fois-ci, c'était un véhicule massif et imposant, une Rolls Royce Phantom parfaitement rendue. Il passa une heure à donner des coups de crayon, sous mon regard silencieux et rassuré. Quand je me levai pour partir, il se contenta de m'adresser un petit hochement de tête, comme si l'heure de mon départ avait été convenue au préalable. Il posa son crayon le temps de me serrer la main, puis se remit au travail. Je m'en allai, apaisé comme je ne l'avais pas été depuis longtemps.

De retour à la maison, j'avais envie de parler à Robin. Pas d'un sujet en particulier, simplement de parler. Elle

m'avait laissé un mot : « Je suis partie faire des courses, je n'en ai pas pour longtemps. » Je préparai du café et relevai mes messages. Encore deux affaires de garde d'enfants. Les séparations allaient bon train, de quoi m'occuper davantage que les mois précédents. Je vis que le Dr Sally Abramson avait cherché à me joindre. Son numéro était précédé d'un indicatif qui ne m'était pas familier. Sally et moi avions fait notre internat ensemble à Langley Porter. Elle aussi avait connu Lou Sherman. De nouvelles révélations en perspective ? Un éclairage supplémentaire ?

Je composai son numéro.

– Merci de me rappeler si vite, Alex. Comment ça va pour toi ?

– Très bien. Et toi ?

– Je n'ai pas à me plaindre. Quatre gamins, un poste à temps plein à l'Université de Washington. Dick et moi avons été titularisés il y a déjà quelque temps.

– Génial ! Que puis-je faire pour toi ?

– Je travaille comme consultante pour l'Institut national de la santé physique et mentale. Je dois, entre autres, inspecter les organismes qui touchent des subventions. On m'a soumis le cas d'une structure située dans ton coin. Je viens d'étudier leur dossier de demande de renouvellement et ton nom est cité à la fois comme praticien partenaire et comme professionnel susceptible de les recommander. Ce qui m'a un peu... non, oublie ça, je dois garder l'esprit ouvert.

– Kristin Doyle-Maslow, dis-je. L'Antenne de services pour une réintégration affective et comportementale.

– Donc tu les connais effectivement. Et tu en penses quoi ?

Je me mis à rire, sans pouvoir m'arrêter. Quand je parvins enfin à me ressaisir, Sally dit :

– J'espérais que tu réagirais ainsi !